

rêt public pour justifier sa dénonciation, la politique va devenir intolérable, et les journalistes, qui sont tous les jours au blanc, ayant à payer les frasques de celui-ci ou de celui-là, feront aussi bien de briser leur plume." (*La Minerve.*)

Le *Moniteur*, de Lévis, avait, dans son deuxième numéro, un remarquable article intitulé : *En pleine démagogie*. L'auteur prend M. Tarte à partie pour ses remarques sur l'adresse présentée à Mgr Fabre par le maire Desjardins, et termine ainsi :

"Le peuple a des droits incontestables, ils doivent être respectés ; mais aussi il a des devoirs, et c'est ce qu'on ne lui enseigne pas assez. Car, comme l'a dit quelqu'un, c'est un élément, et le pire des éléments. Comme le vent, il emportera tout sur son passage s'il n'est pas guidé, contrôlé, conduit et dirigé par des pouvoirs pondérés et une autorité juste et équitable. Il n'y a plus, dites-vous, de pouvoir par droit de succession, et tout le monde peut être le pouvoir sous le régime démocratique.

"Le pouvoir civil, il est vrai, est élu par le peuple : voilà tout. Mais le pouvoir religieux, l'autorité de l'Eglise et de ses ministres, ne vient pas de l'élection du peuple ni de la succession civile, mais il prend sa source plus haut, et sur celui-là vous n'avez pas de contrôle ; son origine est divine. Ce serait le néant si ce pouvoir pouvait dépendre des caprices de l'opinion et se mouvoir sous l'unique action des volontés populaires.

"Votre prétention, monsieur Tarte, est pour le moins risquée. Et vous enseignez trop au peuple ses droits et ne lui parlez pas assez de ses devoirs. Un juste mélange des deux, voilà ce qui convient à tout régime et ce qui serait plus conforme aux enseignements de Léon XIII."

CHANSON.

J'aime à me figurer, de longs voiles couvertes,
Des vierges qui s'en vont chantant dans les chemins
Et qui sortent d'un temple avec des palmes vertes
Aux mains.

Un rêve qui me plaît dans mes heures moroses,
C'est un groupe d'enfants dansant dans l'ombre en rond,
Joyeux, avec le rire à la bouche et des roses
Au front.

Un rêve qui m'enchanté encore et qui me charme,
C'est une douce fille à l'âge radieux,
Qui, sans savoir pourquoi, songe avec une larme
Aux yeux.

Mais des rêves dont j'ai la pensée occupée,
Celui qui pour mon âme a le plus de douceur,
C'est un tyran qui râle avec un coup d'épée
Au cœur.

VICTOR HUGO.

LE FRUIT DÉFENDU.

Est-ce Georges Sand qui a dit : "Un verre d'eau est bon quand on a soif ; mais s'il était défendu !... il serait cent fois meilleur" ? Cette parole, d'où qu'elle vienne, n'est que l'écho de la sagesse antique disant avec Horace : *nitimur in vetitum : nous nous dardons sur ce qui est défendu*, — la traduction féminine et mondaine du fameux mot de saint Paul : "*Je vois ce qui est meilleur et l'approuve, et je suis ce qui est pire*," et, ce qui lui donne plus de relief encore, le cri de l'âme humaine, à quelque corps de boue qu'elle se trouve enchaînée. Je n'ai jamais pu me défendre d'un vrai sentiment d'admiration toutes les fois qu'il m'est arrivé de lire dans la Bible cette description du fruit défendu : "La femme vit qu'il était bon à manger, et beau pour les

yeux, et délicieux d'apparence." Croit-on que, s'il n'avait pas été défendu, l'eau en serait ainsi venue à la bouche de notre grand'mère Ève ? Et qui, parmi nous, n'a dû à la défense faite de fumer dans la plupart de nos collèges les meilleurs moments de sa vie d'écolier et les plus agréables souvenirs de ce temps d'espièglerie ? Pour ma part, je crois franchement qu'une des ressources laissées à exploiter aux professeurs du vingtième siècle sera, pour faire étudier les élèves, de leur défendre l'étude, et déjà, au dix-neuvième, on pourrait sans scrupules tenter l'aventure. Beaucoup sont assez les héritiers d'Ève pour l'imiter sous ce rapport. Oui, nous aimons le fruit défendu, et, comme en géométrie, notre amour pour le fruit défendu croît selon le carré de la défense.

Voilà un premier fait d'observation psychologique. Il en est un autre tout aussi clair et évident : c'est l'attrait du mystère. Je voyage dans la montagne : du fond du ravin s'élève le bruit sourd d'une cascade invisible. Des cascades, cent fois j'en ai vu ; mais celle-ci est *mystère* ! De rocher en rocher, au risque de ma peau, je descendrai jusqu'au fond pour voir... une eau ténébreuse sauter en flots d'écume sur des pierres arrondies. Dans un ouvrage à sensation, l'auteur laisse quelques lignes en blanc après une tirade sentimentale ; peut-être eût-il lui-même été bien embarrassé s'il lui eût fallu les remplir de mots et d'idées ! Mais pour moi, c'est *mystère* ; et, des heures durant, mon imagination en délire fera palpiter mon cœur sur ces points de suspension. C'est le soir ; la nuit est obscure ; tout à coup une lumière paraît, passe et disparaît. Je me surprends à la chercher encore ; j'y rêve et vingt fois peut-être je me demande et ce qu'était cette flottante lumière et si elle ne reviendra jamais. Pourquoi ? C'est le *mystère*.

Combien d'âmes sont tombées dans l'abîme, fascinées par ses mystérieuses profondeurs ! Combien de cœurs se sont eux-mêmes transpercés sur l'aiguillon de l'inconnu ! Combien d'intelligences se sont laissé entraîner à la lueur mystérieuse d'une découverte ou d'une science ! Mais laissons pour le moment ces considérations morales et venons-en de suite au sujet dont ces lignes forment comme l'introduction.

Il est donc reconnu que le cœur de l'homme a deux grandes tendances : l'amour du fruit défendu et l'attrait du mystère. Les romanciers les connaissaient dès longtemps, et dès longtemps ils cherchaient à les exploiter, soit séparées, soit unies, dans leurs ouvrages. Conduits par cet idéal aussi malsain que dangereux, ils franchirent le seuil de la famille et n'en respectèrent aucun mystère ; ils entrèrent par la fenêtre dans les administrations les plus secrètes et ils en mirent à nu tous les projets : rien du monde actuel n'échappa à leurs recherches et à leurs indiscretions.

Mais bientôt, fatigués de butiner sur les fleurs de la famille et anxieux de donner satisfaction à des lecteurs blasés, les romanciers firent irruption dans le cloître et le sanctuaire ; ils affublèrent de toutes les passions mondaines les moines et les prêtres et ils les livrèrent, ainsi déguisés, aux rires et aux moqueries de la foule. Du roman, ces types passèrent dans le drame, et l'on vit, au grand scandale des chrétiens et même des hommes honnêtes, les vices les plus bas s'incarner, pour ainsi dire, dans les cœurs les plus élevés. Dire que l'impie en frémit d'aise, que la foule éhontée y applaudit et que l'homme vicieux jouit de trouver en cela une